

Études littéraires africaines

SEYDOU (Christiane), *Contes peuls du Mali*, Paris, Karthala, 2005, 489 p. - ISBN 2-84586-720-4

Florence Paravy



Numéro 21, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041315ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041315ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paravy, F. (2006). Compte rendu de [SEYDOU (Christiane), *Contes peuls du Mali*, Paris, Karthala, 2005, 489 p. - ISBN 2-84586-720-4]. *Études littéraires africaines*, (21), 64–66. <https://doi.org/10.7202/1041315ar>

teur auprès d'un large échantillon d'informateurs de catégories diverses. Les circonstances en sont toujours connues du lecteur, qui peut ainsi contrôler en permanence les conditions d'accès du chercheur à la connaissance qu'il transmet. Ces enquêtes font apparaître une relation dialectique complexe entre *jasare* et nobles. Si le premier est théoriquement socialement dominé, le monopole des discours qu'il lui revient de tenir lui donne un contre pouvoir non négligeable ; il peut en effet exercer sur le noble une sorte de chantage, de pression implicite destinée à encourager sa générosité. La louange du griot étant pour le noble un élément capital de son prestige, il se trouve en quelque sorte soumis à celui-ci pour exister socialement.

Une telle analyse en rejoint d'autres, faites notamment à propos d'autres sociétés d'Afrique de l'Ouest, mais le grand mérite de l'étude de Sandra Bornand est qu'elle explore très minutieusement les mécanismes de cette relation dialectique mis en œuvre dans l'exercice de la parole du griot. En croisant les données relatives aux conditions d'énonciation, lorsque les discours de Djeliba Badjé n'ont pas été artificiellement provoqués, et quelques passages clés des énoncés, l'auteur dégage les fonctions propres à chacun des genres interprétés par le *jasare*, qui permettent entre autres au plus faible de tendre des pièges au destinataire principal de son propos pour lui faire perdre son contrôle et l'inciter à le récompenser. Le *jasare* applique ainsi un certain nombre de stratégies qui concernent aussi bien un art de l'énonciation (proxémique, gestuelle, intonation...) qu'un art proprement rhétorique. Toutefois, comme la société est en pleine mutation, l'auteur insiste sur le fait que cette relation conventionnelle entre le noble et le *jasare* repose sur un ordre social plus ou moins révolu. Le griot-généalogiste doit donc se faire le chantre de l'ordre social établi à l'époque précoloniale, en vantant les qualités de "l'honnête homme" zarma qui avaient cours en cette époque guerrière.

Tout juste peut-on remarquer, dans cet ouvrage exemplaire, quelques formulations un peu rapides, mais ce ne sont qu'infimes brouilleries qui ne doivent pas empêcher de considérer cette remarquable analyse, détaillée et rigoureuse, comme un modèle d'ethnolinguistique pragmatique, à la fois par la référence systématique aux concepts zarma, tels que les révèle la langue, et par la prise en compte permanente des conditions d'énonciation des discours.

■ Jean DERIVE

■ SEYDOU (CHRISTIANE), *CONTES PEULS DU MALI*, PARIS, KARTHALA, 2005, 489 p. - ISBN 2-84586-720-4.

Christiane Seydou, dont on connaît la richesse et l'ampleur des travaux en matière de littérature orale, nous livre ici un imposant recueil de contes peuls du Mali en traduction française. Il comporte soixante-sept récits,

dont trente-cinq ont déjà été publiés en version bilingue (*Contes et fables des veillées*, Paris, Nubia, 1976), et auxquels s'ajoute, en fin de recueil, une version d'un récit mythique très connu sur l'origine du pastoralisme des Peuls, la "Légende de Tiânâbâ".

C. Seydou explique en introduction dans quelles circonstances ces contes ont été recueillis et quels principes ont présidé à leur traduction et publication. Il s'agit d'enregistrements qu'elle a effectués dans les années 1970-1980 au Mali, dans des circonstances qu'elle qualifie de "normales" car cela se déroulait au sein d'un cercle plus ou moins privé, lors de soirées improvisées dans lesquelles la présence d'un observateur étranger n'induisait pas de transformation des pratiques propres à la littérature orale. Quant à la traduction, elle reste au plus près du texte d'origine, conservant les maladresses, les longueurs, les répétitions, les oublis, voire parfois les incohérences. On sent à la lecture avec quelle rigueur C. Seydou s'est astreinte à cette discipline, cette fidélité aux caractéristiques de la prestation orale, qui, si elle rend parfois la lecture plus aride, rend compte de manière à la fois plus scientifique et plus authentique des réalités de cette pratique littéraire que l'on ne découvre souvent qu'en version "réécrite".

Les récits, recueillis auprès de quinze conteurs et conteuses, sont nombreux et divers par leur longueur, leurs thèmes, leur style, et ne témoignent pas tous de la même habileté de la part de ceux qui les ont présentés. Ceux-ci sont en effet très différents par leur âge (hommes et femmes adultes, voire d'âge mûr, mais aussi adolescent(e)s et jeunes gens) et leur statut social (plusieurs tisserands par exemple, mais aussi un griot et un lettré, professeur de médersa rattaché à l'Institut des sciences humaines du Mali).

C. Seydou a regroupé les contes en deux grandes parties thématiques. La première, dans laquelle dominent les conteuses, est en relation avec la femme. Les thèmes abordés – enfance, mariage, polygamie, maternité, relation avec les parents, le mari, les enfants ou les coépouses –, inscrivent avant tout le personnage féminin dans le cadre de la vie sociale "ordinaire", au sein de la parenté et de la collectivité villageoise. Ces trente-huit contes brossent des portraits de femmes extrêmement divers, mais ce qui frappe souvent est l'indépendance et la détermination dont font preuve ces personnages, y compris les très jeunes filles, trait que C. Seydou met en relation avec l'idéal héroïque du *pulaaku* (ensemble de principes et de valeurs fondant l'identité peule), mais dont elle souligne le décalage avec certaines réalités sociales. Le paradoxe n'est en fait qu'apparent car les transgressions opérées par ces personnages féminins ne constituent jamais une véritable rébellion contre l'ordre établi : elles ne font souvent "qu'entrer dans le jeu masculin de la valorisation par la compétition" (p. 8) ou servent à incriminer les travers des personnages masculins (abus de pouvoir, appétits sensuels, naïveté ridicule, etc.).

La seconde partie, dans laquelle les conteurs sont majoritaires, met plu-

tôt en scène des personnages masculins et le thème de l'aventure. Si les histoires de femmes s'élaborent autour des liens conjugaux et familiaux, les histoires d'hommes ont au contraire souvent pour point de départ une rupture avec l'univers familial et familier. Cette rupture, due à des circonstances fortuites, à un conflit ou simplement à l'esprit d'aventure du héros, est une ouverture sur l'extérieur, sur l'inconnu, et le début d'un parcours dans lequel il pourra mettre en œuvre ses capacités personnelles, qu'elles soient la force physique, le courage, l'intelligence, la ruse ou les pouvoirs magiques. L'importance des liens de fidélité et solidarité entre frères ou amis, voire entre l'homme et un animal, est également illustrée par un certain nombre de récits.

Quant à la "Légende de Tiânâbâ" qui clôture le recueil, elle évoque à travers le motif de la gémellité l'union originelle de l'homme et de l'animal et exprime "d'une part la connivence nécessaire de l'être humain avec la nature, de l'autre la rupture introduite tout aussi nécessairement par l'intrusion au sein de cette harmonie première, des contraintes de la vie en société" (p. 14). C. Seydou souligne notamment à ce sujet les liens étroits qui unissent ici les représentations imaginaires et symboliques aux réalités quotidiennes vécues par ce peuple de pasteurs.

Par son importance quantitative, sa diversité, sa rigueur scientifique, mais aussi la présence de plusieurs versions d'un même conte (par exemple les quatre variantes du récit intitulé "Une fille difficile"), ce recueil propose donc un très riche matériau susceptible d'intéresser aussi bien le lecteur curieux de découvrir – ou retrouver – des contes africains sous une forme fidèle aux modalités de la performance orale, que le chercheur en littérature qui pourra y puiser de nombreux éléments d'analyse, utilement complétés par les références bibliographiques permettant un élargissement et des rapprochements qui vont au-delà de la culture peule.

■ Florence PARAVY

■ BAUMGARDT (URSULA) ET UGOCHUKWU (FRANÇOISE) (DIR.),
*APPROCHES LITTÉRAIRES DE L'ORALITÉ AFRICAINE. EN HOMMAGE À JEAN
 DERIVE. PRÉFACE DE GENEVIÈVE CALAME-GRIAULE. PARIS, KARTHALA, 2005,*
 334 p. - ISBN 2-84586-667-4

Ce bel ouvrage est dédié à Jean Derive, professeur émérite de littérature générale et comparée de l'université de Savoie depuis 2003, à l'occasion de son départ à la retraite. Il réunit quinze contributions de ses "thésards", originaires de six pays, qui partagent son approche littéraire de l'oralité africaine.

La première partie est consacrée à la notion fondamentale de parole dans deux cultures distinctes, peule et igbo, et suivant deux approches méthodologiques différentes. Ursula Baumgardt aborde avec beaucoup de précision les problèmes de la parole comme engagement, en s'appuyant